

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



MIDOL Nancy, 2010, *Écologie des transes*. Paris, Téraèdre, coll. L'anthropologie au coin de la rue, 195 p., bibliogr. (Jonathan Alix)

On comprend très tôt en parcourant l'ouvrage de Nancy Midol qu'on ne peut jamais, sinon au prix d'un important appauvrissement sémantique, parler de transes au singulier ni de manière univoque. Si l'auteure parle d'«écologie des transes», c'est d'abord pour rendre compte de l'inscription fondamentale des psychés dans un milieu, et par-là, aider à mieux saisir le dynamisme, la diversité et l'originalité des modalités de transes selon les cultures. Mais pour l'auteure, formée à l'intersection de la psychologie et de l'anthropologie, contextualiser n'équivaut pas pour autant à exclure toute réflexion généralisante. Midol amène ainsi le lecteur à sortir des dichotomies qui réduisent, d'un côté, les transes à un état (de conscience), et de l'autre, à un rôle socioculturel. En réalité, les transes relèvent d'un ensemble de dispositions générales et fonctionnelles qui «répondent à», et façonnent des niches écologiques précises. Il s'agit ici d'une perspective rafraîchissante appliquée au domaine, qui conduit l'auteure à postuler une nature adaptative et curative des transes, aussi bien dans le sens de la reproduction sociale (transe comme dispositif de protection de l'intégrité psychosomatique), que dans le sens de la production sociale (transe comme lieu de création ou de lutte). Réduites ni à de simples dispositifs physiologiques, ni à de simples empreintes écologiques, les transes constituent un rapport liant une intériorité multiple à une extériorité complexe. Ce rapport laisse émerger une troisième instance relationnelle (que Midol théorise, au chapitre 3, à l'aide du concept de «tiers inclus»), celle d'une communication multidimensionnelle agissant à la fois sur les registres cognitifs et affectifs, conscients et inconscients.

Une question traverse cet ouvrage : pourquoi l'Occident s'est-il aussi mal accommodé des transes malgré un substantiel héritage expérimental ? Midol convie le lecteur à un bref examen historique pour le comprendre. Deux ensembles de raisons se dégagent, d'abord épistémologiques (chapitres 2 et 3), ensuite politiques (chapitres 4 à 6). Dans le premier ensemble, Midol situe l'origine du malaise dans une incapacité à intégrer au sein d'un même appareillage conceptuel, logiques conjonctives et disjonctives. Le «sujet» en Occident s'oppose à l'«objet» dans une «suite de séparations» qui évacue la complexité pour «mieux chosifier» (p. 37). S'appuyant sur un corpus de données issu de ses propres recherches de terrain (Umbanda au Brésil), Midol questionne la réduction du «moi» à l'individu, pour l'étendre au milieu, aux multiples influences des réseaux et des histoires dont il est tissé. Il s'agit ici de trouver, à travers une «méthode écologique», une voie d'appréhension qui ne soit ni exclusivement holiste, ni exclusivement réductionniste, mais qui soit apte à réinstaurer l'équilibre dialectique entre ces deux logiques, non dans un jeu de confrontation, mais plutôt de complémentarité nécessaire. Midol invite donc ici à constituer, pour comprendre les transes, une méthodologie oscillant entre le regard distancé du chercheur et l'exploration intime et affective de ses expérimentations en situation.

La marginalisation des transes par les sciences occidentales s'enracine aussi, selon l'auteure, dans le terreau des rapports entre logiques politiques et dynamiques sociales. Moins pour constituer une histoire exhaustive des transes que pour expliciter ces rapports, Midol

montre, inspirée notamment des thèses de Rausky, comment l'élite européenne des XVIII^e et XIX^e siècles, qui se méfiait de ces « crises cathartiques » (p. 163) réputées déchaîner les passions et malaises collectifs, cherchait constamment à les tenir en marge. La chute et l'oubli de l'étude des transes seraient, pour une part importante, dus à cette incapacité des « promoteurs » des recherches sur les transes d'avoir su canaliser ces modes d'expression au profit de l'intérêt des classes dirigeantes – perspective intéressante qui a le mérite de souligner l'influence des préjugés dans la constitution des sciences modernes, préjugés qui alourdissent peut-être d'autant mieux les esprits qu'ils agissent en creux d'une pensée qui se veut essentiellement rationalisante.

En ce sens, la démarche de Midol contribue à montrer qu'une part d'ombre de la psyché humaine, étrange et inquiétante, reste tenue à distance par la pensée scientifique, et, par-là, demeure impensée. L'étude des transes pousse la science occidentale dans ses derniers retranchements politiques, épistémologiques, voire ontologiques, et impose une reformulation des limites disciplinaires. C'est un des plaisirs qu'offre *Écologie des transes...* que celui de découvrir une réflexion qui ose relever un tel défi, à travers une pensée synthétique éclairée capable de se saisir des particularités. Cet arrimage d'une méditation profonde aux impératifs concrets du terrain anthropologique intéressera aussi bien l'étudiant pas encore initié aux mystères des transes que le chercheur aguerris qui souhaite alimenter et approfondir sa réflexion.

Jonathan Alix
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada